



Michel PATY

RETAIRE ETIAGE

POÈMES

COLLECTION GRAND FOND

JOSE MILLAS-MARTIN - EDITEUR



RETIARE ETIAGE

Michel PATY

RETAIRE ETIAGE

POÈMES

COLLECTION « GRAND FOND »

JOSE MILLAS-MARTIN - EDITEUR

29, rue Boyer - PARIS (XX^e)

Il a été tiré à part
30 exemplaires
numérotés de 1 à 30
qui constituent
l'édition originale.

17

INDIENNE

Tu te nourris de poisson Elle est nue Sa peau huileuse
Son regard s'élève de la coupe de ses mains ruisselantes
Elle me dit

Tu veux boire Je me penche Un cheveu
d'elle m'effleure et je frémis jusqu'au talon
De mes lèvres je bois à son lac S'y reflète
son visage comme un sommet
Ses yeux baissés vers l'eau elle est la femme
splendide du fleuve et de son lac d'où viennent
du dieu inconnu ses ancêtres Elle ignore
combien ils ont marché combien couru de lieux
Mais elle se tient nue au bord des terres accroupie sur
la berge et timidement
baisse les yeux

RETIARE ETIAGE

le niveau le plus bas du gué aux mortes eaux
ce fut notre rencontre Je vis
tes jambes à la souche J'ai bu une autre fois
à l'endroit où l'eau par tes pieds clapotée t'aima
te prit te renversa ô hanches nues
Ta bouche eût une façon de demander je pris ta main
te dis des vers et vêtue de blanc tu écoutais
au bief tu te baignas Je te poursuivis jusqu'au moulin
Ce fut moi l'eau mes pales te brassèrent et vaincue
tu fus le grain le blé le pain
tu me dis mon chasseur mais tu pensais chassé
pourtant ce fut toi
mon papillon perduré plus longtemps que l'été
tu irises le soir ô ma ferveur
et quand midi passé je vais je viens
je peins je lis tu enchantes mon repaire
ô souple vêtue de lin
jusqu'à mi-cuisse
gorge bras à mes dires malhabiles
tu vas tu viens charmeuse et forclose
à l'étiage vers le bief et du canal jusqu'au moulin
c'est moi le meunier le boulanger tu es ma paille
et mon grain

tu tresses la natte où tu t'étends
le vêtement court et tu m'attends
tu m'envirannes tendre rétiaire
je retourne le rêt je t'enveloppe
nous nous tuons de nos deux mains
ainsi nous crûmes
vivre

TERRE SECHE

Certes

le bonheur m'émonde

aux tiges de la soif amoindries je boucle une herbe
garrot gracile de désespérance

le nœud

tiré tout le champ vient à moi

je suis le voleur perdreau

mange la croûte rectangle de terre fais mon nid

où je peux

sans brins frais mourront

les oisillons sans doute

femelle au bras lourde

tu geins tu passes

et rauque je demeure sans même crier

les bras écartés le même

qu'au jour d'aplomb sous le disque

sur la croûte

et vacille

cet univers où je croyais me tenir

PRINTEMPS

au printemps nouveau-né à toi parmi les branches
je vais quittant ces vieux compagnons ma vie mes pas

l'autre été s'irise aux feuilles rouges de l'automne passé
pleure à la rosée du bourgeon c'est de l'émeraude et
du miel

du cocon sort le papillon ce n'est pas nous encore
il y a la pluie sur la ville et la campagne gagnée

la terre lourde aux pas avant les prés monochromes qui
soudain de s'imaginer naissent au spectre

je t'offre ces fleurs les grains nourris des sillons
tout se souvient le printemps dit l'anniversaire

la poudre du sol même danse dans la lumière
(le soleil mime sa poussière)

grain qui tient par pesanteur aérien aux galaxies
au temps des choses à l'origine

c'est le jour inattendu espéré peut-être sais-je
où quelque chose ainsi s'éprend de quelque chose

où nous naissons

HIVER

tenue
ainsi lourde tu
peux nommer verticalement les choses
couchée
elles te pénètrent et tu pleures

or j'arrivai juste au moment où la terre s'empourrait
je te pris aux épaules
tu pus dire le mot juste
alors ce fut la nuit horizontale et courbe
douleur sphérique
douceur mortelle

il advint qu'un cheveu se prit aux ronces
seul témoin dans le givre silence
cet hiver fut long

AVEC LE JOUR / ECOULEMENT

décrire l'œuf sa coquille
midi gobe
il y a des silhouettes de rats penchés sur des béquilles
exode et leurs ombres obliques

malsaine la terre exhale des miasmes putrides
c'est l'heure où boire vont les pourceaux
et les éphémères s'acheminent
en galaxies plutôt sphériques

L'homme immobile accroupi allait répondre
de ses bras genoux ceints dans le soir
la voix s'est faite
par le foin éternuement

la nuit lors chavira et la galopade
des cheveux du feu lui martela les tempes
Viens dit-il à la femme ils récitèrent
à genoux des phrases incertaines

CYCLONE

les météores au centre du cyclone s'agenouillent
pour quelque prière au mal
des sulfurescences meurent tourbillonnant
encens d'artifices qui éclaboussent
de la brise à la rive le navire
lame se prenant en torche la mer dérape et vrille
l'eau vient de la gorge de quel monstre qui crache
d'elle
le feu des enfers
et crève la bulle vivante au sol qui à grand peine s'était
reposée depuis l'autre ouragan
le jardin marin s'épanouit ce sont des fleurs de mort
plus tard à la prochaine glaciation gèlera
la baie s'égrenant la brisure
des corps semés jusqu'aux montagnes

L'OISEAU

Quittant la ville assiégée l'homme au bord des terres
imagine un inaccessible oiseau

espace du rêve

immergée dans ma mémoire une plage
joint les infinis du sable

absence de roche et symétrie parfaite sauf à la ligne
des palmiers

la femme gisait seule forme réelle quelque part dans
l'étendue sans référence
nue

ton corps vibra à la limite du visible
l'air bougea

ce fut la magie lente
d'autrefois inaudible

alors l'être et l'oiseau parlèrent
de leur jeunesse sur l'autre rive étrangère

ce sont des vols de colombes à la périphérie de la ville
les fumées s'espacent hors des lymphes d'égoûts
j'ai vu des ombres danser aux caniveaux de ces
banlieues en siège

un cri soudain s'annonce crève le temps

oiseau-mouette blanche image
d'un autre jour possible envolée d'aube automnale

de branche en branche le cri s'épaissit
gémissant aux feuilles rousses
poésie

se noue à la racine et fait vibrer la terre
humus tumulte de l'arbre effondré

éparses pierres sacrées sur quoi l'oiseau pleura.

JE

Je le feu dans l'âtre
éclair serpent timide or au nuage anthracite
braise grain je de passion sous la cendre
reflet ténu pinceau varié au prisme du cristal
je irradié invisible — d'où naissance et d'où la mort —
ce sont mes yeux l'étincelle

charbon encre nuit je
corps — dit — chair
l'inconnu de l'être en déroute
lorsque je frémis à la rencontre du rivage

PRINCESSE

le corbillard du jour s'empale à son essieu
divergence du crépuscule et de l'aube
et toi princesse d'iris au matin
clos ta chambre dès midi
que sonnent les allumeuses heures

assurée de la torpeur vespérale pâle enfant
consommée nuptiale
prête aux désespoirs agonisants destins

te défaisant aux rubans tôt fânés
de vieilles photographies
s'empoussiérant jaunies
sous tes yeux qui s'exilent
au rebours des volets

tandis qu'outremont s'élève
le chant extérieur

PLAGE

La mer par en-dessus
chevauche les rives mesurées
les verts si loin
peuplés
le flux tourne la page
à la course des chevaux
du front des petits chevaux vers le rivage
La guirlande des palmiers que tu vois
près du sable
ton sein nu dans l'écume que je bois
Nous les noyés accrochés
aux cheveux arrachés
des algues

Rio 1966

SOIR

Toi qui ris
n'as-tu celé
les mots appris
dans les grânes des églantiers

plongé ton visage dans l'eau froide
du courant

La danse des moustiques
sur la fin du jour
oublis amours musiques
quand la bouche se tait devant le long fil
le cocon dévidé
des pensées

Et la mort chante son refrain aux clochers appauvris
des églises
virent les tournesols.

IEMANJA FOLLE *

paradis vert
l'océan salé et bleu ton voile de délire
douce comme une amante
au rire
ô poissons et toute la vie

les pêcheurs tes amants aiment leurs amantes
dont les beaux enfants nus et noirs te cherchent
leur faim ta folie aux yeux noirs
tes pas de feu aux bougies des prêtresses sur la plage
lemanja
les filles de Bahia t'ont couronnée de fleurs

demain c'est le soleil demain
c'est la mer penchée qui donne à boire.

* Iemanja, dans les mythes afro-brésiliens, est la déesse de la mer, célébrée en février à Salvador de Bahia.

CRUCHE

la cruche espace endigue le temps
flot moiré à la noire
nylon froissé où court la chair

pulpeuse éclaboussée
dis ton nom sainte enfantine
l'espace naît de ta distance
le temps s'épand de ton reflet

les désirs sont grelots

où va le temps ma cornemuse
la vie marine se visite
terre insensée crevée de pointes

ténèbre abyssale où git l'éveil

PIERRE

La pierre naît de ses exhaussements
lune mûrie à l'horizon de quoi
Scintille dans son creux l'abîme extravagant
Frémit le zénith et le cœur se libère
La pierre marine s'exhale
aux paupières bleues parvient
La mousse l'émonde mauve
Le sang vermeil crève la mort

Un jour pâle y geint

CHAIR EBAUCHE

Chair
ébauche
murmurée

sans cesse
je pense
terre et feu et lame

œuvre
peinte
pétrie sculptée

fièvre
à mourir
main nue

possession,
auréolée
du désir

orage cœur
crevé nuage
éclair

forêt dense et noire
où gémit
le vent

TEMPS

sous-bois écornés
cervidés de l'automne
un coin du voile roux
et mauve levé

le soleil pâli rit
aux arbres qui
gouttent de pluie
je me souviens des mains

suspendues au temps
à l'air immobile
gouttes aussi lèvres
vos silences

effeuillés rameaux
ce sont des gestes penchés
d'autrefois
sa nuque frêle

dans le vent
quand elle allait
quand nous allions
quand nous restions

aux matins frais
où nos yeux
s'émerveillaient
jours d'automne

mauves et roux
où déchiffrer
des rameaux
rideaux avant le ciel

des brindilles signe
lèvres langage la parole
s'enfante
dans ce suspendu silence

TRIPOT

les corps bleutés
au fond des bars

cheveux blonds visages verts
c'est l'épopée
petite

lumières en caprices
défiant la nuit

dans l'aube qui point
l'orfèvrerie des arts
fumante chemine et geint

l'asphalte et les fleurs se commuent en désir
corolle et va au pollen l'herbe folle

tangent dans la sourdine
rouges pensées échafaudages

la main pianote sur
le zinc rustique

FEU

œil noir charbon
où point la braise
bûcher des ans
la vie dévore

flamme nourrie
au bois rongée
brûlante aimée
jamais la même

vibre l'accent
phrase incertaine
superposée
aux rouges chaînes

Dire le temps
crever la nuit
ouvrir cette aube
où l'air s'envole

brasier bûcher
j'ai trop aimé
j'ai mal écrit
et brûlé nu

c'est l'hydre flamme
qui fait le ciel
s'empourprer bleu
horizon mort

VITRE

Dans la vitre paysage
roucoulent des
pigeons s'aimant

Le train court à la pluie
les verres éraflés c'est la nuit
giflée

Sur ton sofa aux premières
nue t'en souvient-il
Je rêve

C'est le wagon le souterrain
lampes artificielles
J'éclate

Les grondements ont pour volume
hors l'orchestre des roues et rails
l'espace

où je vais je m'épands
fuis du crâne un peu brisé
cerveau vomé

C'est mon etna dans le fracas
l'éruption je me joins à l'éclair
blafard

Le paysage s'éténue se vaporise
se refait corps continu
obscur

or je suis lui par un côté
celui qui doute de
l'image à la vitre

LUNE

minuit hullulant astre jaune

sur fond nu noir le disque cligne

pâleur de mes jours j'observe ma vie

pêcheur de mots hibou nocturne
dormi le jour et peu chassé

une clarté antique inonde une silhouette
aux frondaisons disparues

c'était qui ce meunier cet errant
visiteur des ruines — clochers moulins —

murailles aux — de nuit — lézards endormis à peine
muet le cadran solaire s'efface
près de folles herbes l'enfant dormait
la tête emplie de rêves

Surnage aux près obscurs
un fin brouillard L'ombre
de tout à l'heure repasse
cadran minuit mes jours

Il semble sourdre
comme un chant de contre alouette noire
au soleil inverse
de l'heure tiède étonnée

puis le silence à nouveau se love
spirale grésillante et tôt scindée

Fermant les yeux ce sont
des animaux d'enfance

deux ou trois couleurs douleur de nuque
que le dessin s'éteigne

j'ouvre les yeux phare initiatique

barque variant au point cousu de l'aube

Puits s'enfoncent mes étoiles

retour au minéral — forme —
une certitude ce ne peut qu'être mort
métal

la chair (moi ancien) m'échappe
que je fus
fuit de moi je suis roc et m'enfonce
ne tenant à rien

L'eau baisse (je m'y trouve) elle
découvrira peut-être des grèves qui
verront la forme se former s'établir et croître
la chair parvenir à ()
— d'autres vies ?

lentement avec certitude sous votre regard
(anxieux peut-être ou) neutre
lourd et sans objet
je meurs

VERTIGE

Jaillit au crépuscule une pierre contre ma face
plusieurs fois jetée — son mouvement au ralenti mental
et au retour —

l'ombre m'étourdit apparue d'une montagne
imaginée naissant du geste revu du heurt
je m'écroulai à la lune montante

l'heure brève dans l'étourdissement
venu au froid venu au chaud à la lueur pâle de mort
clarté lunaire où l'univers alors se tient mais pourtant
souffle lenteur comme une main avançante
ineffaçables la forme la peau vinrent à mon visage

— j'eus l'étonnante pensée : c'était toi, ce serait —
par ma tempe s'écoule un sang brouillé
les loups hurlent quelqu'un lèche ma plaie
vagissement sans cri je suis bien
je repose ainsi mourir

par la lande obscure je sais
tu viens montes vers mon corps étendu nul
ne t'arrête ce n'est
que pour moi ton ombre déchirée qui fends
les ajoncs sur la pente

la terre me prend me rejette
ce sang de moi signe l'écartèlement Déjà
je t'aperçois c'est une ombre lointaine
qui bouge à la nacelle d'un nuage
franchit le champ monte au soir la robe lacérée

l'ivresse en mourant de ta chair griffée
où perle cette part de ce corps sang de moi

HASARD

rotation de rien sur rien
telle

galaxie s'épand
comètes inversées générant des flammes dont
les fréquences s'échevèlent et stationnaires vrillent
l'espace nu par nul pensé
lieu stroboscopique où parvient le regard
par où passent les chevaux

c'est la tourmente et le feu particulaire
y brûle le hasard

gyroscope aux trois couleurs en équilibre sur le mur il
induit tournant les autres multiples
effarante nuitée quelqu'un — l'œil —
s'immobilise au vent du rien glacé
et geint tel sur la couche
de l'homme et son angoisse

avant l'aube ils s'éveillent ils s'étreignaient malgré les
croûtes et les poux

audace imprévisible accrocher
l'espace et le tenir

filmant la lueur guérissant la lumière

D'une couleur les mots naquirent

REVE

diverses choses cette nuit-là m'advinrent

j'écris sur la rampe de l'escalier
des notes cascade descendant — une marche
funèbre —

des grelots visitent ma toiture
cailloux opalescents des mers vaporisées
la période glaciaire revient et craque sous mon talon
le fémur blessé de l'hominien enfoui que j'étais

Des peuples s'en vont. J'ai peur de cet exode
j'oublie leur effroyable marche pour la mienne risible
sautillement au mur des siècles Ils s'enfuient
dans le sang dans la chaleur et dans le sexe
multitude déposée soif sans fin

Je suis un suaire Je dors avec la fée
Inondée elle se réveille et fuit ma servitude
sa chair s'épaissit se durcit et se casse Son sexe verrouillé
se referme et châtre l'adolescent que je fus
J'ai cependant crié l'émasculé de beaux plaisirs
Je joue incestueux avec les pervenches et tombe
Ce gouffre ouaté de rêve bleu reçoit mes jours
j'implore la punition le sang le pansement
je crève jouis m'abstrais de ce siècle

infécond cadavérique mauve et oint
bois le sperme des temps puis fuis et meurs
évanouis-toi sphérique immonde — inutile —
mais ce n'est pas moi je hurle c'est — sais-je —
je m'éveille de la fée phallivulvique
j'ai à peine dit je qu'elle m'absorbe
mon dernier mot est à peine moi nommé
qui m'évanouis en gémissant

vulve lèvres abondantes je vous ai trouvées
carnassières mais douces et fondantes
et suinté de désir pour vous je m'épanche
mourant vous féconde : nous vivrons

Autre chose : j'ai visité un poème circulaire
petit non à chanter mais à boire
nous sommes ivres tournons
le poème comme ceci il dessine
une figure radieuse dans le silence vierge
et la neige du dehors l'enserme de cristaux inodores
La forme est jolie il se tourne et vêt
d'un manteau la pensée nue
son regard violent l'écorche Une perle
vermeille vient à danser
irisée à ses yeux pauvres souvenirs d'un couchant
aux bords des mers à la falaise haute
abrupt il entrevoit la solitude

et murmure circulaire le poème pensé
qui tourne là au nuage des yeux
celui et vain imaginé troublé
poème tu es amoureux je le vois à tes yeux tu deviens
de cercle ellipse et l'excentricité
te fait parabole puis hyperbole tu joins
les infinis tu t'amuses

mon sexe durci pèse contre le flanc
de la fée elle s'offre
avouant le sommeil ne pas
la laisser insensible et le poème
galope aux nénuphars de la nuit sur l'étang de rosée

nous avons ce que nous voulions
parmi les sphères déchaînées meurtries
crépitante une flamme maigre joie un incendie

réveil le jour s'allume A mon côté elle
repose et geint qui la fée qui la nuit qui la femme
yeux douloureux lumière nous retournons au suaire
griffes menues bonjour banal

TESTAMENT I

la jarre derision au long col
s'exhausse vers nos lèvres
à nos soifs labeurs
itinérants amour en perce

corps brun corps
arqué mains de tendresse
nombril juvénile foyer
succulente à la bouche chair

les panneaux du murmure étreignent le silence
c'est nous parmi les monts coupés de lacs exquis
et nous disons dans la marée brume abondance
au jour les fumerolles nues chaussées de skis

dévalant à midi
les pentes surneigées
chantant ce que tu dis
enfant loup noir léger

les sapins universels
la joie de glisser
rompre fraternel
le pain hissé

vivre
P I P E

fourneau des idées pantoises

gros bec de petite portée
nourrie à grains

vous serez ouverts aux déjeuners des hôtesse

lorsque vous rentrerez en vous vous aurez voyagé

Ainsi se termine
mal illustré

d'exemples de confection

— est-ce le lieu des funérailles du jour
crépuscule sans fleurs bois dénué de parfum —

l'audace d'inscrire à carreaux la vie déterminée
incise impaginée dans les tubulures manuelles
où l'encre sang court

— accourez puis
disparaissez petits mitrons —

gratinées importunes des maux de tête ce tantôt

ai-je assez divagué
pour mourir demain

ai-je dilapidé mon bien
tout ne commence-t-il

et bu des liqueurs amères
et fait passé minuit

d'obscurs concerts

il me souvient des oiseaux-mouches
— les baisers volés aux fleurs —

canal riant que la terre soit pansue
terre étreinte par le sexe marin
inversion de tout
falaise abondante

et pour ce dévalante
au nivellement qui nous atteint

mer fleuve je vous lègue pluie
stylo s'évidant
soifs enchanteresses
prudentes qui rêvez

Il reste encore peut-être à dire
un mot deux

je finis pour recommencer

Terminé le cahier un voyez le cahier deux
que sera demain
l'angoisse m'est étrangère
car je tiens serré ce verre
où l'absinthe interrompt ma quinte
de trop fumeur

voyez voyez comment se tarit

le

jour

qui

fuit

comment

s'éteint

l'horizon

lourd

au grand carnaval des méduses

là-bas loin

vers

l'A U S T R A L I E

où bondissent des elfes
hors de poches maternelles

joints sans suture corps sans toiture

la liberté se parchemine
grattée aux buissons du désert
dilapidée par la course antique

aux cieux ultramarins

IMPRIMERIE SPECIALE
DES PARAGRAPHERS LITTERAIRES
DE PARIS

Dépôt légal 3^{me} trimestre 1973.

